

XYZ. La revue de la nouvelle



La Gaspésie d'Anthime et d'Esdras

Bernard Boucher, *Anthime et autres récits*, Québec, L'instant même, 2014, 154 p.

Renald Bérubé

Number 125, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80249ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, R. (2016). Review of [La Gaspésie d'Anthime et d'Esdras / Bernard Boucher, *Anthime et autres récits*, Québec, L'instant même, 2014, 154 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (125), 77–83.

La Gaspésie d'Anthime et d'Esdras

Bernard Boucher, *Anthime et autres récits*, Québec, L'instant même, 2014, 154 p.

Je suis trop jeune pour m'en souvenir, mais j'ai beaucoup appris rien qu'à écouter.

BERNARD BOUCHER

À L'EXEMPLE du narrateur des vingt récits d'*Anthime*, il faut savoir se laisser prendre au charme de la narration, ne surtout pas bouder son plaisir. Selon ses occupations et ses âges divers, le narrateur fut d'abord l'auditeur des histoires des autres, ces autres qui eux-mêmes parfois racontaient ce qu'on leur avait raconté; puis lecteur d'ouvrages validant ou pas les récits des plus âgés; narrateur enfin de ces récits, avec ce que cela peut impliquer d'invention, d'ajout, de fictif en regard de ce qui fut la réalité (selon les autres ou selon lui).



Bernard Boucher, cela est évident dès la lecture des premiers récits, prend grand plaisir à raconter. Avec belle allégresse, il permet à son narrateur autant de fantaisie que de volonté d'exactitude, lui permet aussi de jouer du langage et de ses niveaux, «proscription» ou «homéopathique» et «chouclaques» ou «virevent» n'étant pas interdits de cohabitation, non plus que le récit du docteur Cotnoir, ancêtre médical d'un dénommé Ferron en rive nord de la Gaspésie, et celui de Jartrude de Grande-Vallée qui invente l'expression «la tête à Esdras [Minville]» pour dire toute l'admiration qu'elle ressent pour son compatriote. Il lui permet de jouer de l'humour, l'amusé comme l'acéré. Et puisque ce narrateur est un citoyen de plein droit, il ne va pas se gêner pour donner son opinion sur l'histoire et la politique du «beau grand 77

pays » qui fut créé grâce à un chemin de fer reliant ses deux mares (p. 13, 96) pour émettre de même son point de vue sur « les messeigneurs [qui nous menaient] par le bout du nez » (p. 52). Ce narrateur est bien un fils spirituel d'« Anthime, la sagesse incarnée » du premier récit.

Cela fait bien des permissions accordées au narrateur. Allons y voir de plus près, procédons à un bref relevé des moyens mis en œuvre pour notre plaisir, celui qu'il ne faut surtout pas boudier.

Fantaisie et exactitude

La fantaisie, c'est-à-dire la permission que s'accorde le narrateur de combler les récits des autres dont il s'inspire souvent pour écrire les siens, révèle ses côtés à la fois rusés et souriants dès l'incipit du premier récit, l'éponyme: « Ma mère, qui le dit, l'a connu ; l'homme [Anthime] dont elle se souvient était son grand-père. À la vérité, ma mère a peu connu son grand-père. Elle en a conservé une impression furtive: ce qu'elle répète à son sujet est la distillation des mots entendus dans son enfance, leur alcool de souvenirs hâtifs. » (p. 7) Comment ne pas goûter l'alcool verbal ainsi distillé ? Alors, en incipit toujours, le narrateur de fabuler et de nous le dire: « Anthime portait une casquette [...] comme celles des cheminots sur les photos d'avant. *J'imagine*. [...] il boutonnait jusqu'au col sa chemise carreautee rouge et noir, l'indémorable. *J'extrapole*. » (p. 7; c'est moi qui souligne) Et il y a plus loin des « Je crois », « C'est ma déduction », « C'est mon interprétation »: l'*Anthime* révèle à la fois une personne selon divers faits (il fut maire) vérifiables et relève aussi, personnage, de sa création par le narrateur — par ses narrateurs, même.

Exactitude. Trois exemples: « Qu'un moulin d'illusions », récit par le docteur Cotnoir de l'entreprise foresto-papetière, tout ce qu'il y a d'historique, menée à Rivière-Madeleine, fin des années 1910 début des années 1920, par Charles Mullen, un ingénieur du Maine; par les soins du seigneur des lieux,

78 Franck Ross, qui ne voulait surtout pas aliéner là sa pêche au

saumon, le moulin rêvé connaîtra un accouchement difficile suivi d'une mort prévisible. « Sombri dans l'oubli » relate la longue recherche de jeunes amis — puis d'adultes, les années passant — qui cherchent à comprendre pourquoi « la pointe du Wrack » est ainsi nommée. Ils vont apprendre que « wrack » est une déformation de « wreck », que la pointe fut le lieu d'un naufrage « dont les rescapés furent recueillis par les habitants de Manche-d'Épée, village qu'ils avaient fondé l'année précédente [1866] » (p. 62), village natal de l'auteur aussi. « Francis de La Grange », à la fois récit, biographie et éloge dudit Francis, dont une première version fut d'abord publiée en juillet 2014 dans le *Magazine Gaspésie*, magazine d'histoire, c'est tout dire s'agissant de volonté d'exactitude.

Le langage : humour, niveaux de langue

Ah, l'humour, dont l'usage peut revêtir bien des visages, des faces ou des facondes, dont la définition, selon les emplois actuels, peut aller de la pitrerie gesticulante et sacrante à l'intelligence qui connaît les degrés divers du discours : faire rire pour mieux faire entendre. Quand Bernard Boucher écrit « La promesse de Roland English » et « Le chemin des larmes », osons dire qu'il ne se prive de rien.

Roland English fut un vrai député fédéral dans un vrai comté gaspésien sous le (vrai) ministère de John Diefenbaker, successeur à un siècle d'intervalle, mais avec même prénom, de celui de John A. McDonald, père du chemin de fer canadien¹. Sauf que Boucher montre bien, avec un humour d'autant plus efficace qu'il n'est en rien agressif, la trivialité de son rêve de ramification du chemin de fer originel dans les préoccupations de son *prime minister*, « un vieux bouledogue aussi britannique que son député était English » (p. 14) — et voilà pour un bel exemple d'allégresse de formulation.

Quant au « Chemin des larmes », chemin retiré qui a subi tant de condamnations par tant de bonnes âmes de tous

1. Si on veut vérifier, suivre ce lien : <http://www.parl.gc.ca/parlinfo/Files/Parliamentarian.aspx?Item=22691cc8-99a5-478f-9a90-cf8e8bd59516&Section=ALL&Language=F>.

ordres pour avoir été la scène (la noirceur aidant !) de tant de caresses permises mais défendues (oui, oui) suivies le plus souvent de déceptions à camoufler, il se révèle en ce récit le lieu qui « consacrera », dès la première rencontre des élus, le mariage improbable de deux protagonistes.

Le narrateur-citoyen : politique et religion

Dès le deuxième récit, « La promesse de Roland English », le ton politique du recueil est donné. La promesse originelle de Roland E. ne cesse de se ratatiner : la construction d'une ligne de chemin de fer reliant Matane à Gaspé devient une ligne de Matane à Sainte-Anne-des-Monts, puis plus rien du tout ; « [l]e vieux bouledogue devint maladroit », se mit à déplaire à tout le monde et se retrouva en élections — et Roland « perdit sa chaise de député ferrant » (p. 18), belle formule pour saluer le maréchal Ferron.

Mais c'est dans le sixième récit, « La croix du Do », que le narrateur-citoyen révèle le plus abruptement le fond de sa pensée, sans pour autant, que non, se départir d'un humour que le sarcasme guette, ce bref passage d'une phrase, « la charité n'a pas d'odeur » (p. 49) le disant bien. Le Do, le narrateur n'a jamais su son nom exact ; mais selon ce qu'il entendait dire par les autres hommes, « c'était tout un homme ! ». En fait, c'était un « boudlégueur » qui avait su profiter de la prohibition pour s'enrichir, qui avait su, rusé comme un nouvel Ulysse, se rendre cher aux religieux et aux politiques selon la formule tantôt évoquée, « la charité n'a pas d'odeur ». Certes, bien des bonnes âmes ne riaient pas de ses bons mots, de celui-ci par exemple : « Le Do prétendait que de traficoter avec Saint-Pierre [frère de Miquelon] lui faciliterait l'entrée au ciel. » (p. 52) Les prêches rituels contre l'alcool se poursuivaient, accompagnés de velléités de réglementations politiques appropriées : il fallait sauvegarder la saine image du politico-religieux. Devant tant d'hypocrisie, le narrateur n'arrive plus à se contenir ni à se taire — ce qui nous donne l'occasion de lire comme un anti-discours, une

Je les entendais, nos grandes familles, au magasin ou sur le perron de l'église, marmonner leurs états d'âmes scandalisées. À tout regarder, les boudlégueurs ne détonnaient pas tellement dans la moralité publique. Les gouvernements se succédaient dans la corruption pendant que les messeigneurs les bénissaient, en plus de nous mener par le bout du nez du haut de leurs chaires. Ils se comportaient comme les propriétaires de grosses compagnies qui faisaient du profit en traitant les travailleurs à la dure. Ça aussi, je le dis sans mettre de gants. Dans ces circonstances, la majorité accordait ses indulgences au Do sans se faire prier (p. 52).

Le compte y est : l'auditeur-narrateur qui écoute, qui n'a pas encore rencontré le Do sait porter jugement — et en langage ironique qui accorde à qui de droit des indulgences sans nécessité de prières. Plus tard, il travaillera « comme journaliste » pour le Do converti (!) en entrepreneur, vu la levée de la prohibition. Constructeur d'une route où celle-ci n'avait aucune chance de résister aux éléments, le Do mourra au volant de sa décapotable, entouré de deux demoiselles Saint-Pierre, dans un éboulis survenu « à la pointe du Wrack ». Le recueil de Boucher est tressé serré.

Va pour le politique, n'ajoutons pas d'autres exemples. La religion, elle, « mérite » deux autres récits, « La face du curé B. » et « Chouclaques », les deux se suivent comme pour insister sur leur parenté. Le curé B. au visage en montagne à pic (p. 116), c'est l'incarnation bête et traumatisante pour un enfant de l'autorité qui enseigne de « préférer la souffrance au plaisir, dans la pauvreté et l'humiliation » (p. 117). Sa face devient alors la métaphore de l'exagérément difficile. « Chouclaques », lui, raconte le parcours de deux amis de douze ans, Pierre et Paul, les seuls du village à porter des souliers selon l'intitulé de la nouvelle. Qui se termine ainsi : « Tes chouclaques, tu les as eus [sic] du curé ?/Oui.../Comme ça, y t'a pogné l'cul, toi aussi, pis y t'a demandé de pas l'dire./La pastorale se poursuivit dans le respect des apparences malgré 81

l'odeur de feu émanant de la sacristie. Le curé Fleuve acheva son œuvre à S. en 1957, puis devint chanoine.» (p. 126)

Cette fin de récit en est un exemple: le narrateur d'*Anthime*, s'il est permis de paraphraser le titre de l'ouvrage de Flora Balzano, sait soigner sa chute. Ce qui constitue une donnée essentielle de la nouvelle, du texte court quel qu'il soit, à vrai dire. Autre exemple: « [L]e personnage, dans son échouage, s'y était pris à sa manière toute caractéristique en se présentant au paradis accompagné de deux membres de la famille du portier », lit-on à la fin de « La croix du Do ».

Soigner sa chute, petite et grande histoire — mythologie, légendaire

L'humour, l'ironie, l'esprit ou la causticité qui marquent tout le déroulement du recueil ne visent jamais à leurrer: Bernard Boucher sait fort bien que les gens d'humour sont de sérieuses gens qui visent à nous apprendre et à nous faire réfléchir. *Anthime* n'en finit pas de nous apprendre notre histoire, la petite (les historiettes à la Ferron) du nord de la Gaspésie comme la grande, celle du pays (à tout le moins) duel qui est le nôtre malgré son lien de fer. Il nous enseigne encore que le langage gaspésien si tant folklorisé, ce peut être aussi bien celui de la mère du narrateur ou de Jartrude que celui d'Esdras ou de Francis; mais il faut retenir que c'est Jartrude qui a su transformer « la tête à Papineau » en « tête à Esdras ».

Anthime et autres récits se déroule dans une région bien précise du Québec, la rive nord de la Gaspésie. Pour autant ce monde n'est pas fermé, bien des auteurs et des lieux sont convoqués, et les épigraphes pouvant sur ce plan servir de carte géographique. Le régionalisme (la défense des valeurs du terroir) n'a pas de place ici; le recueil se situe plutôt dans le sillage de ce qu'il est convenu d'appeler la régionalité², la

2. Sur les différences entre les concepts de régionalisme et de régionalité, consulter l'article de Francis Langevin, « Un nouveau régionalisme? De Sainte-Souffrance à Notre-Dame-du-Cachalot, en passant par Rivière-aux-Oies (Sébastien Chabot, Eric Dupont et Christine Eddie) », *Voix et Images*, vol. XXXVI, n° 1 (106), automne 2010, p. 59-77.

volonté de retrouver les origines, ses histoires et ses mythes — la mythologie des lieux, s'il est permis de penser au recueil d'essais de Roland Barthes.

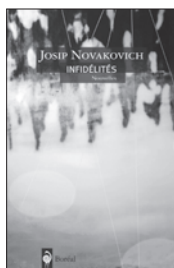
Boucher, dont les nombreux ouvrages pour la jeunesse jouent des légendes du pays de Gespeg, raconte des histoires qui peuvent constituer, bel et bien, un légendaire gaspésien, les éléments d'une mythologie à reconnaître. La chute de « Qu'un moulin d'illusions » se lit bien ainsi : « Le docteur Cotnoir décéda le 24 novembre 1938. Pour sa bonhomie, son dévouement en bon père de famille, il est resté dans les mémoires puis, sans l'avoir demandé, il est passé du côté de la légende. » (p. 37)

Renald Bérubé

Histoires de guerre et de luxure

Josip Novakovich, *Infidélités*, Boréal, 2015, 266 p.

D'ORIGINE CROATE, ayant étudié aux États-Unis, Josip Novakovich réside à Montréal et enseigne la création littéraire à l'Université Concordia. Il a beaucoup publié, reçu de nombreux prix, et il a été en lice pour le Man Booker Prize (2013). Il est pourtant peu connu du public québécois francophone. La raison en est que ses textes (romans, nouvelles et essais) sont écrits en anglais et n'ont commencé à être traduits en français que récemment. Boréal a fait paraître en 2014 son roman le plus notoire, *Poisson d'avril*, et en 2015 son recueil *Infidélités*. La version originale de ce dernier date de 2005. La plupart des nouvelles qui y étaient publiées provenaient de parutions antérieures en revues.



Avec un titre comme *Infidélités*, on peut deviner que les histoires d'aventures extraconjugales ne sont pas absentes du livre. Que contiennent habituellement ces histoires ? L'attrance de l'homme envers une femme mystérieuse, fuyante et séduisante (plus rares sont les récits narrés du point de vue féminin). L'imagination, les fantasmes, la présence embarrassante de l'épouse, la suspicion de l'homme auquel la femme est 83